

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 51

Artikel: La crebllia-foumare de Mollie-Derbon
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

étaient empilés soldats et citoyens rappelaient les beaux jours d'élection au Palais électoral. Puis c'étaient des fusées de rire si un soldat dégringolait du char plus vite qu'il n'aurait voulu, embarrassé par son équipement. J'en ai vu un, de ces soldats, tomber du haut d'un char sur le pavé; à peine ses épaules avaient-elles touché le sol, que ce brave fantassin se relevait d'un bond et esquissait un entrechat que n'aurait pas désavoué un acrobate.

L'un après l'autre, les deux bataillons prennent place dans les lourds convois préparés pour eux, environ 700 par train. Le premier part le premier aux acclamations de la foule massée sous les ponts.

Puis vint le tour du brave bataillon "... La foule était plus dense encore. Une grande partie des spectateurs avait abandonné les abords immédiats de la gare pour se masser sur la place voisine, afin de mieux voir partir le train et de le suivre plus longtemps des yeux.

Au « Cè que l'aino », entonné par les soldats, répondirent les acclamations de la foule; les bras, les chapeaux, les mouchoirs s'agitèrent par milliers et un immense « Au revoir » retentit.

Quoique cuirassé contre les émotions les plus diverses, mes paupières battirent bien un peu la générale, et j'enviais à ces soldats le bonheur de repartir pour continuer leur noble et sainte tâche, accompagnés des vœux, souhaits et pensées de cette foule si sympathique, dont les cœurs à l'unisson battaient pour eux.

Peu à peu, la foule se dissipa, les cafés des environs et de la ville se remplirent, donnant pour un moment l'illusion des fêtes de l'Escalade, supprimées cette année, et tout de même vécues quelques heures grâce à la présence de ces chers soldats parmi nous.

Un merci chaleureux à notre autorité militaire. C. M.

Coquin de thé. — En soirée :

— Dites-moi, chère madame, une tasse de thé ?...

— Non, je vous remercie. Quand je prends du thé, le soir, ça empêche mon mari de dormir.

Clair et net. — Dans une de nos gares, un jour de grande affluence. Un employé placé devant une porte, crie, à chaque nouveau convoi, en étendant le bras :

« Les voyageurs qui ont des bagages passent par cette porte. Les voyageurs qui n'ont pas de bagages passent aussi par cette porte. »

LA CREBLIA-FOUMARE

DE MOLLIE-DERBON

L'on galé velâdzo clli Mollie-Derbon, avoué sè carrâie et lau tât de tirole rodze, sè groche courtene et lau pucheint crâo à lizé. Dein la pe balla de tote demorâve la Luise Grabudzo, que l'étâi bin la pe granta creblia-foumâre que l'aussé jamé vitu su sta poûra terra. Dimâve tant qu'à sè dzenelhie. Por quant à son gaçon, lâi avâi fè tant de coup chautâ sè repé que stisse l'avâi djurâ de lâi fère vergogne devant lè dzein. Et que cein n'a pas manqué d'arrevâ, quemet vo z'allâ vère.

On dzo la Luise Grabudzo l'étâi z'uvâ coterdzî vè 'na vezena. Lâi étâi arrevâie quasû pè vè mîdzo, por cein que l'étâi adi son hâora quand allâve fère vesita à quaucon. L'étâi omète assurâie d'avâi oquie à medzî, câ restâve vè lè dzein tant qu'on lâi aussé offè 'na croustelhie. De cotouma revegnâi vè l'ottô vè lè duve z'hâore et pu coumeincîve lo café pò lo gaçon; dinse, gâgnîve on repé : l'étâi trau tât pò dîna et trau

vito po petit goûtâ. Mâ clli dzor, lo gaçon l'avâi djurâ de la mougâ on bocon.

Quand stisse vâi que l'étâi mîdzo et que la Luise Grabudze l'étâi via, vè vè lè vesin, ne fâ né ion ne doû : l'empougne lo bouffet iô on mettâi lo pan. (l'étâi on ratâli avoué duve porte et dâi latte ein amont pò lè z'écouëlle) lo tserdze su sa rîta et pu via vè la vezena.

Lâi arreve justô âo momeint que la Luise l'étâi selâie po medzî la soupa. On oût borra oquie pè l'allâie et pu vaitcè que lo gaçon l'eintre dein la cousena.

Vo z'arâi faliu vère la mena que fasâi la Grabudzo quand vâi sa garda-roba. Sè lâive tota drâte de sa chôla, ein peliouneint : lè potte lâi allâvant de colère, et ie fâ ein quequelhieint à son domestiquo :

— Qu'è-te cein ?

— A te que, noutra mâitra, l'è mîdzo et vo z'âi âobliâ de lâissî la clliâ dau bouffet. Adan, po ne pas vo dèreindzi vo l'apporto quie po que vo pouéssî mè bailli on bocon de pan.

Sti coup, se quaucon l'a risu, n'è pas la Luise Grabudzo.

MARC A LOUIS.

Des vers. — Dans un salon on sollicite un poète à lire ses poésies. Celui-ci résiste mollement.

« Quel poseur ! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez ! »

Le remède. — Chez le médecin :

— Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce. Que dois-je prendre ?

— Un mouchoir de poche.

Elève de Napoléon.

L'*Almanach Hachette* pour 1915, qui vient de paraître, et qui donne une Histoire illustrée des trois premiers mois de la guerre et une petite Encyclopédie militaire que tout le monde voudra lire, publie des pensées de Napoléon qui expliquent et résument la tactique du général Joffre.

Napoléon disait :

— C'est l'imagination qui perd les batailles. — A la guerre, rien ne s'obtient que par le calcul : tout ce qui n'est pas profondément médité dans les détails ne produit aucun résultat. A la guerre, il faut des idées simples et précises. — La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide qui reçoive l'impression juste des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles, que les sensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent juste que la place qu'elles méritent d'occuper, car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égales considérations. — Le succès de la guerre dépend de la prudence, de la bonne conduite et de l'expérience du général. — Une armée n'est rien que par la tête. — Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte et dans une offensive audacieuse et rapide. — L'art de la guerre ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre. — Il faut que l'armée regarde le déshonneur comme plus affreux que la mort.

L'aimable voisin. — A table d'hôte un monsieur, très aimable, snisît le carafon de vin et en verse à tous ses voisins.

— Madame, un peu de vin ?...

— Oh ! monsieur, je veux bien, je vous remercie.

— Et vous, monsieur ? fait à un autre convive l'aimable verseur.

— Avec plaisir ?... Mais vous me donnez tout. Vous ne vous servez pas ?

Le verseur, avec un sourire :

— Ah ! à présent, je vais pouvoir en demander du frais.

MOBILISÉS

Samedi 25 juillet 1914. — La petite section de X... tient son assemblée mensuelle. Le président, regardant sa montre :

— Gymnastes ! C'est à 8 heures et demie que l'on doit commencer. Voilà 9 heures et quart ! Si ça continue, je donnerai ma démission. J'en ai assez.

Ce brave président ! Voilà huit ans qu'il remplit ces fonctions ingrates. Combien de fois n'a-t-il pas déjà fait ces remarques, exprimé ces mêmes menaces ? Et il est toujours là, solide au poste. Il est vieux garçon, le brave président, et sa section remplace le foyer.

L'ordre du jour n'est pas chargé. On se passe la main dans les cheveux à propos du beau succès remporté à La Tour. Un « vieux » a offert un tonnelet de bière. Les chopes circulent ; le caissier aussi, son terrible carnet à la main.

— Nous arrivons aux propositions individuelles, annonce le président.

Une voix dans le fond :

— Je... je... demande si, des fois, la section ne pourrait pas organiser quelque chose pour commémorer le 1^{er} août, une manifestation ?

— Bravo ! Appuyé ! C'est sûr ; l'idée est bonne. On demandera à la « Jeunesse » et à la « Fanfare » s'ils veulent se mettre avec nous.

Bref, on décide séance tenante que le Comité ferait le nécessaire pour fêter dignement le 1^{er} août ; puis la séance est levée.

— Salut, bonne nuit !

— Salut, à demain soir, au local.

— Hé, dis-v'oir à Jules au maréchal de rappliquer. On aura besoin de lui pour les pyramides !

— Bon, j'y dirai. Salut ! Bonne nuit !

Samedi 1^{er} août 1914. — Patacrââ ! Ça y est ! Comme une bombe, la guerre a éclaté, soudaine, jetant la panique un peu partout et détruisant tous les projets, y compris la commémoration du 1^{er} août. Allez, bougez, les gars ! A la frontière, et plus vite que ça, avant que quelque voisin ait pu entrer chez nous sans frapper.

Dans la petite localité en question, tout est sens dessus dessous. Des groupes compacts se bousculent devant la maison communale, vers le hangar de la pompe, devant le Lion-d'Or, partout où est affiché l'ordre de mobilisation générale.

— Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, dit sentencieusement le garde-champêtre.

— Allons, allons, fait l'assesseur, ne jugeons pas avant de savoir !

Déjà ceux du landsturm, équipés à la hâte, dégringolent le raidillon qui mène à la gare. Les uns sont soucieux. C'est sûr ; abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, la femme, les mioches, sans trop savoir ce qui vous attend là-bas, à la frontière ! D'autres, pleins d'entrain, chantent un refrain ou s'interpellent, joyeux.

— Hein, Jules, qui aurait cru celle-là ? Comme ça, d'un coup, aller se battre ! Parce que, tu sais, ça va chauffer dur, tu verras.

— As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, un boutefâ, où une tomme, pour les dix heures ?

— Oui, oui, l'inquiète pas. J'ai même une fine goutte là, dans mon sac ; ça nous redonnera un peu de cœur, quand on sera plus loin, que Bûmplitz.

— Et dire que, demain, on allait « emmoder » cette fête du 1^{er} août et qu'il n'y a rien de fait. Sale guerre !

Le train est en gare. Les wagons sont déjà bondés de soldats du landsturm, tous aux fenêtres, la tunique déboutonnée, le visage conges-